

Études d'histoire religieuse



Le journal de Majorique Marchand, curé de Drummondville, 1865-1889. Documents présentés et annotés par Jean Roy et Christine Hudon, Sillery, Les éditions du Septentrion, 1994, 335 p. 32 \$

Lucien Lemieux

Volume 62, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1007192ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1007192ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lemieux, L. (1996). Review of [*Le journal de Majorique Marchand, curé de Drummondville, 1865-1889. Documents présentés et annotés par Jean Roy et Christine Hudon, Sillery, Les éditions du Septentrion, 1994, 335 p. 32 \$*]. *Études d'histoire religieuse*, 62, 89–91. <https://doi.org/10.7202/1007192ar>

également critiquer la typographie qui laisse à désirer avec ces lettres qui se télescopent et qui se juxtaposent, mais dans le contexte actuel de l'édition, où personne ne se bouscule pour publier les actes de colloque, c'est peut-être le prix à payer pour disposer, en un même ouvrage, de nombreux textes sur un groupe dont on commence à peine à connaître la diversité.

Christine Hudon
Université de Yale

* * *

Le journal de Majorique Marchand, curé de Drummondville, 1865-1889.

Documents présentés et annotés par Jean Roy et Christine Hudon, Sillery, Les éditions du Septentrion, 1994, 335 p. 32 \$

Du jeudi 22 février 1883 au mercredi 18 juin 1884, le curé de la paroisse Saint-Frédéric, âgé de 45-46 ans, est fidèle à livrer ses activités quotidiennes à son «petit cahier» (p. 39) ou à son «cher petit journal» (p. 142). «Les écrits restent: il faut y prendre garde»; si «je relisais aujourd'hui tout cela», écrit-il le 1^{er} octobre 1883, «je serais sans doute tenté de faire bien des ratures, et d'en déchirer même une bonne partie» (p. 191). Il n'en fit rien. Il écrivait son journal pour mieux se remémorer son passé, lorsqu'il serait plus âgé; il n'a sûrement jamais pensé que son journal serait publié un jour.

Jean Roy et Christine Hudon introduisent fort bien la petite oeuvre du curé. Ils la situent dans le contexte d'époque et développent en particulier ce qui en ressort du «bon prêtre québécois» (p. 11-17). Ils font ressortir l'omniprésence des femmes dans la vie de Majorique Marchand et notent des traits de similitude entre «l'idéal sacerdotal» et sa «représentation stéréotypée de la femme» (p. 25). Bien qu'il en soit peu question dans le journal, la mère du curé est la maîtresse du presbytère, laissant cependant à son fils toute latitude dans l'exercice de son ministère.

Ce petit homme est actif: «je suis toujours si occupé» (p. 35), «en affaires spirituelles, paroissiales et temporelles» (p. 217). De fait, ces dernières prennent beaucoup de place dans les journées de ce «curé de l'agitation et des constructions» (p. 231), comme il se reconnaît. Presbytère, couvent, cimetière, collège, tout y passe en ce bref laps de temps. Il pensait que son successeur, qui de fait était son meilleur ami, Henri Alexandre, alors curé de L'Avenir, pourrait être ainsi libéré de tâches matérielles et mieux se consacrer au spirituel; c'était ne pas prévoir qu'il devrait faire face à des dettes antérieurement contractées.

Le pastorat de Marchand ne demeure pas moins important. Présider les nombreuses célébrations eucharistiques, les vêpres du dimanche, les multiples rencontres de dévotion: neuvaines, mois de Marie, carême, fêtes d'obli-

gation, sans laisser beaucoup de place à son vicaire; accueillir de nombreuses personnes à son bureau: jusqu'à cinquante ou soixante le 16 mars 1883 (certes moins les jours ordinaires, quoique souvent une dizaine); visiter les malades: plusieurs soirées chaque semaine; confesser: surtout le samedi; réciter son bréviaire.

Même s'il prêche souvent, par exemple le 4 mai 1884 à la grand'messe (en général de vingt à quarante minutes), au catéchisme, à la réunion du tiers-ordre franciscain après les vêpres de 14 h, puis au mois de Marie à 19 h, il lui suffit de choisir son sujet la veille pour être préparé. Moi qui suis «une machine à parler» (p. 230) ou «moi qui parle toujours» (p. 292) se considère comme ayant un peu de talent dans l'art oratoire. «J'aimerais pourtant bien mieux étudier la théologie, lire l'histoire de l'Église, ou préparer mes sermons» (p. 231), mais il n'en fait rien.

Son livre de méditation et de prière lors de son action de grâces après la messe est un prix qu'il avait reçu à l'âge de douze ans, à l'école modèle de Longueuil, intitulé *Froment des élus* et qu'il avait utilisé tout au long de ses études au Collège de Nicolet. Sa retraite annuelle de 1883 à Trois-Rivières, prêchée par le Père Ponche, avait surtout porté sur le péché mortel, le péché véniel et l'enfer. Et il ajoute: le prédicateur «en veut aux femmes... puisqu'à presque toutes ses instructions il nous a dit de nous en défier» (p. 157). Ce ne sont pas les conférences ecclésiastiques trimestrielles et régionales qui le ressourçaient davantage, car l'échange ne durait qu'une heure, le reste du temps se passant en festivités avec ses confrères.

Il était d'ailleurs fort accueillant; rares les semaines où il ne recevait pas des curés voisins, à moins qu'il ne leur rendît lui-même visite, spécialement le jeudi, considéré comme sa journée de congé. Du Dr Bérard de Drummondville il se disait l'ami, «en autant qu'un prêtre peut être intime avec un laïque» (p. 53). Il est indéniable que le curé ressentait un grand besoin de se sentir aimé et d'être gratifié. Il rapporte les propos de nombreuses personnes dans ce sens.

Le Journal de Majorique Marchand s'ajoute aux sources premières de l'histoire de l'Église au Québec à la fin de XIX^e siècle. Écrit avec simplicité et spontanéité, il ne se caractérise pas par des réflexions de haut calibre et n'apporte pas de connaissances extraordinaires sur l'époque. Il ne s'agit pas moins d'une lecture intéressante, qui permet de croquer dans le concret les activités quotidiennes d'un curé «essentiellement conservateur en tout... comme en politique!» (p. 141). Se mêlant peu au domaine socio-politique, se préoccupant des affaires internes de l'Église, telle la possible division du diocèse de Trois-Rivières à laquelle il s'opposait, entretenant une véritable dévotion à son évêque, Mgr Louis-François Laflèche, et au pape Léon XIII selon une ecclésiologie ultramontaine et cléricale alors fort répandue, Majo-

rique Marchand a sans doute exercé une certaine influence en son milieu et ailleurs dans son diocèse. Il est de toute façon quelqu'un dont *Le Journal* valait la peine d'être publié; celui-ci servira ainsi à d'autres recherches plus poussées.

Lucien Lemieux
ancien professeur
Université de Montréal

* * *

Noël Bélanger et Nive Voisine, dir., *Le Diocèse de Rimouski (1867-1992)*.
Rimouski, Archevêché de Rimouski, 1994, 352 p. 20 \$.

Les anniversaires religieux ont souvent donné lieu à la rédaction de monographies de paroisse ou d'albums souvenirs, rarement à un ouvrage de la qualité de celui-ci, publié en marge des célébrations qui ont entouré le cent vingt-cinquième anniversaire du diocèse de Rimouski en 1992. L'initiative revient à deux historiens du catholicisme québécois: Noël Bélanger et Nive Voisine, bien connus pour leurs travaux consacrés à l'histoire du clergé national et régional. Ces derniers ont supervisé la préparation de cette première histoire du diocèse de Rimouski en plus d'en rédiger les deux premières parties. La troisième a été confiée à une équipe de théologiens et éthiciens de l'Université du Québec à Rimouski composée de Monique Dumais, Jean Drapeau, Rodrigue Bélanger, Jean-Yves Thériault et Jacques Tremblay. N'ayant pu être publié en 1992, le livre a été lancé lors du congrès annuel de la section française de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique tenu à Rimouski en septembre 1994.

L'ouvrage est certainement à considérer comme une contribution significative à l'historiographie récente du Québec puisqu'il est parmi les premiers à traiter de manière systématique de l'histoire d'un diocèse, mettant ainsi en lumière la plus importante structure adoptée par l'Église catholique aux fins de son rayonnement, de sa gestion spirituelle et temporelle. Guy Laperrière affirmait encore récemment qu'il n'y avait pas «d'étude systématique de diocèses au Québec» (dans J. Rouillard, dir., *Guide d'histoire du Québec du Régime français à nos jours: bibliographie commentée*, Montréal, Méridien, 1993, p. 274). Lui-même avait toutefois recensé plusieurs ouvrages du même genre quelques années auparavant dans un article publié en Belgique (G. Laperrière, «Centenaires de diocèses et histoire régionale au Canada français», *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, LXXXII (1987): 44-50). Beaucoup de ces travaux se présentaient sous forme d'album souvenir plus près de l'hagiographie que de l'histoire. Ces publications ne semblent pas avoir l'ampleur que Bélanger et Voisine ont donnée à la leur.